

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

PAUL MEURIOT

Du caractère nouveau de l'immigration aux États-Unis

Journal de la société statistique de Paris, tome 47 (1906), p. 350-359

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1906__47__350_0

© Société de statistique de Paris, 1906, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II

DU CARACTÈRE NOUVEAU DE L'IMMIGRATION AUX ÉTATS-UNIS

Pendant fort longtemps, l'immigration européenne aux États-Unis a eu un caractère nettement anglo-saxon et germanique ; mais aujourd'hui d'autres éléments se mêlent de plus en plus à cet élément primitif et tendent même à prédominer parmi la population immigrée. C'est ce changement dans l'immigration américaine que nous nous proposons d'étudier aujourd'hui.

I

Des variations dans le chiffre global des immigrants par décades. — Quiconque jette les yeux sur les statistiques de l'immigration aux États-Unis est immédiatement frappé par les différences d'intensité que présente ce mouvement (voir tableau n° I).

TABLEAU I
L'immigration aux États-Unis de 1821 à 1905

Périodes	Total des immigrations européennes
1821-1830	98 800
1831-1840	495 700
1841-1850	1 597 500
1851-1860	2 452 600
1861-1870	2 064 000
1871-1880	2 261 900
1881-1890	4 721 600
1891-1900	3 703 000
1901-1905	3 645 000
Total	21 040 000
Nombre estime avant 1821	250 000
Total général	21 290 000

En suivant ce tableau par période décennale depuis 1821, on constate d'abord pour les quatre premières décades un mouvement ascensionnel continu : la moyenne annuelle s'élève de 9 880 à 49 500 et à 159 700 et 245 200, soit un progrès de 405, 222 et 54 %. C'est que cette période correspond non seulement au progrès des relations de l'Europe avec le Nouveau-Monde, mais au développement de l'émigration anglo-saxonne et plus particulièrement irlandaise. C'est en effet le moment de la grande émigration provoquée par l'extrême misère, la famine de l'Irlande ; dans la période 1851-1860, ce pays fournit son maximum d'émigrants. Mais à partir de 1860, le mouvement d'immigration subit une baisse assez sensible : la moyenne annuelle de 245 200 tombe à 206 400 de 1861-1870, soit une décroissance de 16,2 %, et se relève péniblement à 226 200 de 1871 à 1880. On voit aisément les causes de cette période de quasi-stagnation dans l'immigration : c'est, d'une part, la guerre de Sécession aux États-Unis qui dure près de cinq ans (1861-1865) et, d'autre part, la perturbation causée en Europe par la guerre franco-allemande et la

guerre des Balkans. Mais à partir de 1880, la marche en avant reprend et, dans la période 1881-1890, le total de l'immigration atteint 4 721 000 unités, soit plus du double que dans la précédente période. Dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde, le calme est revenu ; l'exode des populations est favorisé par la facilité plus grande des communications, l'amélioration des transports pour les émigrants, enfin la crise économique que traversait l'Allemagne et, avec elle, d'autres États, donne une recrudescence à l'émigration. Mais en même temps cette masse de nouveaux venus inquiète l'opinion américaine qui réclame quelques restrictions à l'immigration : des lois nouvelles votées par le Congrès n'admettent plus désormais sur le territoire fédéral les immigrants dépourvus de ressources ou incapables de travailler ou frappés de quelque condamnation. On sait quelles mesures avaient été prises dès 1882 contre l'immigration chinoise. Il ne semble pas toutefois qu'il faille attribuer à cette législation nouvelle la diminution de l'immigration dans la décade 1891-1900 : en effet, de 1892 à 1900, l'entrée aux États-Unis n'a été interdite qu'à un faible nombre d'immigrants (de 2 000 à 3 000 par an) ; le chiffre maximum, 4 246 en 1900, ne représente même pas 1 % de l'immigration totale de cette année. En réalité la décroissance de l'immigration provient de l'état même de l'Europe où un essor dans les affaires a succédé à la dépression des années précédentes. D'une décade à l'autre, l'immigration allemande diminue de 62,8 % ; c'est là un phénomène que nous avons plus d'une fois signalé ici même et dont nous avons montré l'importance pour l'augmentation de la population de l'Empire allemand. De 1891 à 1900, le total de l'immigration aux États-Unis diminue de 21,6 % sur la décade antérieure : la moyenne annuelle n'est que de 370 300 au lieu de 472 000 de 1881 à 1890. Mais cette décroissance de l'immigration ne semble que transitoire, car, de 1901 à 1905, le progrès s'accuse avec d'énormes proportions ; dans cette seule demi-décade les États-Unis ont reçu 3 645 000 immigrants, soit presque autant que dans les dix années précédentes (1). L'année 1905 avec un total de 1 026 499 arrivants donne le maximum de l'immigration. Ce brusque et considérable essor tient sans doute à la crise économique partielle de l'Europe en 1901 et 1902, mais surtout à l'arrivée de nouveaux contingents d'immigrants dont nous allons étudier la nature.

II

Anciennes et nouvelles catégories d'immigrants. — Jusqu'en 1850, la grande majorité des immigrants appartient à l'Angleterre avec l'Irlande. De 1821 à 1850, sur un total de 2 192 000 immigrants, 1 405 000 reviennent au Royaume-Uni, soit une proportion de 64 % ; l'Irlande, à elle seule, a fourni un contingent de 1 038 000 unités ou 47,3 % de l'ensemble. Nous venons d'indiquer la cause de ce grand exode qui, désormais, aura des alternatives mais ne s'arrêtera plus et dont la conséquence la plus directe a été de diminuer la population de l'Irlande de 8 196 000 à 6 574 000 habitants de 1841 à 1851, d'abord, et finalement à 4 456 000 en 1901, soit une régression de 45,7 % dans l'espace de soixante ans. Il est à remarquer que jusqu'en 1850, l'Écosse donne fort peu d'immigrants ; son chiffre ne s'élève que dans la période 1851-1860.

1. L'année dont il s'agit ici est l'année fiscale 1^{er} juillet-30 juin en usage aux États-Unis.

A partir du milieu du dix-neuvième siècle, la proportion de la Grande-Bretagne dans l'immigration totale a une tendance à baisser (voir le tableau II) : de 65,6 % de 1841 à 1850 elle s'abaisse à 54 (1851-1860), puis à 50,5 % (1861-1870) jusqu'à ce qu'elle tombe à 20,2 % de 1891 à 1900 et enfin à 10,6 % de 1901 à 1905. C'est donc une chute continue et progressive. Et cependant dans la période 1851-1860, l'émigration irlandaise atteint son maximum avec 914 000 unités, soit encore 37,3 % du total des arrivants. Et l'Écosse, qui jusqu'à cette époque n'avait qu'une émigration insignifiante, donne déjà plus de 38 000 immigrants. Le contingent du Royaume-Uni augmente donc plutôt, mais cette augmentation cesse avec la période 1861-1870 ; l'Angleterre, l'Écosse voient sans doute grandir le nombre de leurs émigrants mais, en Irlande, le chiffre des partants baisse de près de moitié de 1861 à 1870 (il est de 435 000) ; ce total se maintient dans la période suivante, puis remonte brusquement à 655 000 de 1881 à 1890. Cette augmentation coïncide avec les agitations politiques et agraires (*Home Rule* et *Land League*) qui troublent alors profondément l'Irlande et déterminent de graves embarras par tout le royaume. A cette décade se rattachent les plus fortes émigrations que l'Angleterre et l'Écosse aient fournies. Depuis cette époque, l'émigration des trois royaumes a baissé sensiblement ; la moyenne annuelle de l'Irlande, notamment de 1901 à 1905, est la plus faible qu'elle ait encore présentée (depuis 1834). Faut-il y voir un premier résultat de la loi Wyndham (1903) qui, comme on sait, facilite aux Irlandais l'accession à la propriété de la terre ? L'avenir nous l'apprendra. Mais ce qu'il importe de constater c'est que, de nos jours, la proportion du Royaume-Uni dans l'immigration n'a fait que décroître. Il en est de même de l'Allemagne, malgré les progrès énormes de son immigration depuis 1850.

En effet, la situation troublée, résultat des événements de 1848-1849, la réaction qui les suit, la répercussion de la guerre d'Orient sur les affaires, tout cela avait provoqué une recrudescence telle de l'émigration que, de 1851 à 1860, l'Allemagne envoya 951 000 immigrants, chiffre qui n'a été dépassé que par celui de la période 1881-1890 ; sa part à l'ensemble de l'immigration est de 38,6 %. C'est sa proportion maxima. Cette proportion se maintient de 1861 à 1870, mais désormais elle ne fait que baisser ; elle n'est déjà plus que de 30,7 % de 1881 à 1890 et cela malgré l'énorme total de l'immigration pendant cette période (1 452 000) [1] et elle tombe à 14,7 et à 4,9 % pour les deux dernières périodes 1891-1900 et 1901-1905. Malgré le relèvement de l'émigration, conséquence de la récente crise industrielle, le contingent de l'Allemagne demeure faible : sa moyenne annuelle de 1901 à 1905 ne dépasse guère 35 000 immigrants.

Ainsi, à l'époque contemporaine, les deux pays classiques de l'immigration américaine, le Royaume-Uni et l'Allemagne, voient considérablement diminuer leur contingent. Il y a un demi-siècle, et même jusqu'en 1870, ces deux pays fournissaient la presque totalité de l'immigration (encore 89 % de 1851 à 1870) ; depuis cette époque, leur proportion n'a fait que décroître, puisque réunis, les deux États ne donnent plus aujourd'hui que 15,5 % du total de l'immigration (1901-1905). Quels éléments nouveaux ont provoqué ce grand changement ?

1. Pour les seules années 1881 et 1882, l'émigration allemande était de 220 000 et 203 000 personnes.

TABEAU II

Immigrants européens aux États-Unis (1821-1905) répartis par pays d'origine

PAYS D'ORIGINE	1821-1830	1831-1840	1841-1850	1851-1860	1861-1870	1871-1880	1881-1890	1891-1900	1901-1905	TOTAL par PAYS D'ORIGINE
	Allemagne.	6 700	152 400	454 600	951 600	787 500	718 200	1 452 900	544 000	177 000
Autriche-Hongrie	"	"	"	"	7 800	72 900	353 700	597 000	944 200	1 975 000
Belgique	"	"	5 000	4 700	6 700	7 200	20 100	20 000	10 900	81 000
Danemark.	"	1 000	500	3 700	17 200	31 800	88 100	52 700	34 000	229 000
Suède.	"	1 200	13 900	20 900	109 900	211 200	568 100	95 900	103 000	1 508 000
Norvège.	"	"	"	"	"	"	230 700	230 700	154 700	1 151 000
Pays-Bas	1 000	1 400	8 300	10 800	9 100	16 500	53 700	31 800	18 500	151 000
Grande-Bretagne : Angleterre.	22 100	73 100	261 400	985 600	568 100	460 500	657 500	283 100	162 800	2 871 900
— Écosse.	3 000	2 700	3 700	38 100	38 800	87 500	149 800	60 100	38 800	422 800
— Irlande	50 700	207 400	781 700	914 000	435 700	436 800	655 500	109 400	184 000	4 069 000
— Total	75 800	283 200	1 017 700	1 388 000	1 042 600	984 300	1 462 800	745 800	385 200	7 366 700
France	8 500	45 600	77 200	76 400	36 000	72 200	50 400	36 000	31 400	453 700
Italie	400	2 200	1 900	9 200	11 700	55 700	307 300	655 700	959 700	2 001 000
Espagne.	2 600	2 900	2 700	10 500	8 500	9 900	6 600	6 700	10 200	114 100
Portugal.	"	600	600	1 600	4 500	52 200	265 000	593 700	658 700	1 577 900
Russie (avec Pologne)	3 200	4 800	4 600	25 000	23 300	28 300	82 000	33 150	17 800	222 200
Suisse.	"	"	"	"	"	"	10 900	37 200	102 300	152 400
Autres pays européens (Roumanie, Grèce, Turquie).	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
TOTAL PAR PÉRIODES	98 800	495 000	1 597 500	2 452 600	2 064 400	2 262 000	4 721 500	3 703 000	9 615 000	21 040 000 (1)

1. On estime à 250 000 le nombre des immigrants arrivés en Amérique avant 1821.

Un des premiers à signaler parmi ces éléments nouveaux, c'est l'élément scandinave. Avant 1860 les royaumes scandinaves ne fournissent que peu d'émigrants, puis, tout d'un coup, de 1861 à 1870, ils arrivent à un total de 126 000 unités dont 109 000 provenant de la Suède-Norvège (on ne distingue pas avant 1891 les immigrants des deux États). C'est déjà une proportion de 6,1 % dans l'immigration totale aux États-Unis ; puis de 1871 à 1880, le nombre des immigrants atteint 243 000 et sa proportion au total (17,6 %) est la plus forte qu'il ait eue. Dans la période suivante, le chiffre de l'immigration scandinave arrive à son maximum absolu : le Danemark donne plus de 88 000 sujets ; la Suède-Norvège, plus de 568 000 ; c'est le plus fort contingent d'immigrants après ceux des îles Britanniques et de l'Allemagne et dans une période où, comme nous l'avons vu, ces deux États ont eu eux-mêmes un nombre considérable d'émigrants. Mais tandis que dans la Grande-Bretagne et l'Empire allemand, l'émigration ne représentait que 3,74 et 3,05 % de la population totale, elle en représentait pour l'ensemble des États scandinaves 7,21 % et pour la Suède-Norvège 8,41 %. De 1890 à 1891, le chiffre global des immigrants scandinaves a baissé, mais il se relève pendant la demi-décade 1901-1905 ; le Danemark donne une moyenne annuelle de 6 650 arrivants pour 5 270 de 1891 à 1900 ; les deux autres royaumes scandinaves accusent une moyenne de 51 500 au lieu de 32 500 dans la période antérieure. Ce qu'il est intéressant de signaler, c'est que de 1891 à 1900 la Suède avait un nombre d'immigrants bien supérieur à celui de la Norvège (230 000 contre 95 000) ; or, de 1901 à 1905, la supériorité du contingent suédois s'est abaissée : il est de 154 000 contre 103 000. C'est par rapport à la population des deux royaumes une proportion de 3 % pour la Suède et de 4,68 % pour la Norvège. En somme l'élément scandinave, malgré sa proportion plus réduite aujourd'hui qu'il y a vingt-cinq ans, tient encore une place importante dans l'immigration américaine ; sa proportion actuelle (8,1 % de 1901 à 1905) est supérieure à celle de l'Allemagne (4,9 %).

Mais les Scandinaves sont, en fin de compte, de race germanique ; ce sont des parents des immigrés anglo-saxons et allemands : tout au moins leurs langues sont congénères. Ils constituent la catégorie de ce que les Américains appellent les éléments « désirables » d'immigrants par opposition aux races étrangères. Or, même en joignant à ces éléments le contingent fourni par la Suisse et la Hollande, on constate que ce bloc désirable est en décroissance. Il y a un demi-siècle, tout cet ensemble constituait 92 % de l'immigration totale ; lui seul vraiment formait l'immigration ; en 1881, cette proportion montait même à 94 %, vu la forte immigration scandinave, mais, en 1891, ce taux s'abaisse à 78 % et finalement, en 1905, à 24,6 %. Quelle est la raison de cette chute aussi profonde que rapide ?

La raison de ce phénomène est la part nouvelle qu'apportent à l'immigration trois grands États : l'Autriche-Hongrie, la Russie et l'Italie. L'Autriche-Hongrie, en effet, ne saurait être classée parmi les États germaniques, surtout sous le rapport de son immigration. Le Censur américain de 1900 distingue, parmi les personnes nées à l'étranger, les sujets austro-hongrois en Autrichiens proprement dits, Bohémiens, Hongrois et Polonais. Or, sur un total de 636 500 individus, nés dans la monarchie austro-hongroise, l'Autriche n'en comptait que 275 900, soit 43,1 % et dans ce chiffre combien y a-t-il d'Allemands d'Autriche, de Slaves du Sud ou d'Italiens ? Nous n'en savons rien. La Bohême peut revendiquer 157 000 nationaux qu'il faut

drait eux-mêmes répartir en Allemands et en Tchèques ; la Hongrie 145 000 et la Pologne autrichienne 58 500. Il y a donc pour l'ensemble des pays austro-hongrois une émigration générale où certainement la majorité n'est ni de race, ni de langue germanique. C'est là un de ces premiers éléments non désirables d'immigration que n'aiment guère les Yankees. Et cet élément a fait des progrès considérables. De 1871 à 1880, l'immigration des Austro-Hongrois ne comptait que pour 3,3 % dans le total ; elle passe à 16,1 % de 1891 à 1900 et à 26,2 % dans la dernière période quinquennale : c'est avec l'Italie la proportion maxima. Le chiffre global des sujets austro-hongrois immigrés atteint 944 000 unités de 1901 à 1905 et n'est dépassé que par l'Italie de quelques milliers.

C'est seulement depuis une trentaine d'années que les Italiens ont appris le chemin des États-Unis. Jusqu'en 1871, leur contingent annuel ne comportait que quelques milliers d'unités ; de 1871 à 1880, sa proportion au total des émigrants n'était encore que de 2,4 %. Dans la période 1881-1890, l'immigration italienne fait plus que quintupler son chiffre ; de 1891 à 1900, elle occupe le second rang, après la Grande-Bretagne, parmi les États à immigrants et sa part dans l'immigration totale est de 17,7 % ; enfin, de 1901 à 1905, le premier rang lui appartient avec un chiffre global de près de 960 000 unités ou 26,2 % de l'immigration de cette période. C'est quelque chose de tout à fait original dans l'immigration américaine que cet élément purement latin qui prédomine aujourd'hui dans le total des nouveaux venus aux États-Unis. Il est vrai que les autres nations latines n'ont qu'un contingent bien faible par rapport aux Italiens : l'immigration française ne représente même pas 1 % du total ; encore croyons-nous son chiffre global un peu exagéré (plus de 31 000 personnes de 1901 à 1905). L'Espagne et le Portugal ne fournissent pas plus de 40 000 unités en tout (1,1 %) et la Belgique, si on la compte dans le domaine latin, ne compte que pour 0,4 %. Au total, la part des pays latins serait de 28,5 % dans l'ensemble de l'immigration.

Après l'Italie et l'Autriche-Hongrie, c'est la Russie qui, à l'époque contemporaine, envoie le plus d'immigrants. Jusqu'en 1871, l'immigration russe était presque insensible et de 1871 à 1880, la proportion de cette immigration n'était encore que de 2 %. Mais comme l'immigration de l'Italie et de l'Autriche-Hongrie, celle de la Russie s'élève brusquement à partir de 1881 : de 1881 à 1890, puis de 1891 à 1900, sa proportion dans l'immigration totale est respectivement de 5,4 et 16,1 % et atteint 18,3 % de 1901 à 1905 avec un ensemble de plus de 658 000 unités. Mais dans cette immigration de sujets russes, il importe de distinguer des éléments divers. Le *Census* de 1900 reconnaît parmi les personnes, nées dans l'empire russe, 62 600 personnes nées en Finlande et qui en réalité reviennent à l'immigration scandinave et 154 300 individus nés dans la Pologne russe qui relativement donne beaucoup plus de ressortissants que tout le reste de la Russie (423 700). On sait que les Israélites forment une notable portion de l'immigration russe ; mais Israélites ou non, les Russes n'en constituent pas moins une catégorie nouvelle d'immigrants qui contre-balance l'immigration saxonne. Même de cette immigration, il faudrait déduire les Polonais de Prusse que le *Census* de 1900 estime à plus de 150 000. Et il faudrait encore parmi ces éléments nouveaux ranger des contingents d'immigrants grecs, roumains, turcs (comprenant des Serbes et des Bulgares) que la statistique américaine catalogue aujourd'hui. Mais ne retenons que l'ensemble

des sujets austro-hongrois, italiens et russes, ils forment aujourd'hui le gros bataillon des immigrants avec une proportion globale de 70,7 %.

En somme de 1821 à 1905 les États-Unis ont reçu un total de 24 040 000 immigrants. Sur cet ensemble, le premier rang revient sans conteste aux anciens immigrants britanniques et allemands. Les premiers avec 7 366 000 sujets (dont 4 068 000 Irlandais) forment 35,2 % de l'immigration totale; les Allemands, avec un chiffre de 5 225 000, en forment 24,85 %; ensemble, les deux groupes donnent le total de 12 591 000 unités ou 60 % des immigrants. Ils ont donc une majorité considérable. Parmi les éléments nouveaux, en effet, les Scandinaves (1 737 000) ne représentent que 8,27 % et les Italiens, les Austro-Hongrois, les Russes, si grand soit leur apport, ne donnent la proportion respective que de 9,60, 9,40 et 7,51 %. Mais si, au lieu de considérer toute la période 1821-1905 on ne regarde que l'époque contemporaine de 1881 à 1905, on constate que, dans ce quart de siècle, la proportion de l'immigration britannique n'est plus que de 21,6 %; celle de l'immigration allemande de 18 %; par contre, la part des Scandinaves s'élève à 11 %, celle des Russes, des Austro-Hongrois, des Italiens atteint 12,6, 15,8 et 16 %.

Nous allons voir maintenant comment se répartissent ces nouveaux venus dans les diverses régions des États-Unis; ensuite nous examinerons si cette nouvelle immigration comporte des conséquences et quelles elles sont.

III

Répartition des immigrants par régions. — Les documents américains répartissent les États-Unis en cinq régions : le Nord-Atlantique, le Sud-Atlantique, le Nord-Central, le Sud-Central et l'Ouest. Dans la première région, composée exclusivement d'États primitifs (*original States*), la Nouvelle-Angleterre, les représentants des pays classiques d'immigration dominent de beaucoup : sur 3 864 000 habitants nés à l'étranger, la Grande-Bretagne peut en revendiquer 1 676 000 ou 43,5 % dont 1 114 000 Irlandais. Ils sont particulièrement groupés dans les trois États de New-York, Massachusetts et Pennsylvanie. Cette région du Nord-Atlantique renferme 60 % des individus nés dans le Royaume-Uni; la part de l'Irlande est même de 68,7 % de ses nationaux. Le contingent de l'Allemagne est moins considérable : avec 884 000 sujets elle ne compte dans cette région que 33,4 % de ses nationaux; plus de la moitié sont établis dans l'État de New-York; les plus forts groupements se trouvent ensuite dans la Pennsylvanie et le New-Jersey. De même, les Scandinaves ont leurs principaux groupements dans le New-York et la Pennsylvanie, mais ils n'ont dans le Nord-Atlantique que 176 000 sujets ou 16,5 % seulement du total de leur colonie américaine. Les Suisses et Hollandais n'y comptent aussi qu'une minorité. Malgré cela, l'élément de langue saxonne forme la grande majorité de la population étrangère dans le Nord-Atlantique, exactement 72 %. Les plus forts contingents sont fournis ensuite par la Russie, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, dont les nationaux sont surtout groupés dans le New-York et la Pennsylvanie. Les Austro-Hongrois comptent dans le Nord-Atlantique près de la moitié de leur effectif; il en est de même des Russes-Polonais. Quant aux Italiens, ils sont pour les trois quarts établis dans cette même région. Mais il faut bien observer que ces données sont celles du *Census* de 1900 et que nous ne savons pas où vont les très nombreux immigrants arrivés depuis 1901.

Le Sud-Atlantique, région des grandes cultures, de forte population noire, de climat plus défavorable aux Européens, doit nécessairement attirer peu l'immigrant. Aussi ne compte-t-elle que 1,6 % de la population de naissance étrangère aux États-Unis. Comme dans la précédente région, la Grande-Bretagne tient un rang important : sur les 174 000 habitants de la *foreign born population*, elle possède 67 000 de ses nationaux dont plus de 40 000 Irlandais ; mais le premier rang appartient aux Allemands avec plus de 72 000 représentants. Anglo-Saxons et Allemands sont surtout fixés dans le Maryland (plus de la moitié des Allemands y sont établis), dans le district fédéral de Colombie et dans les deux Virginie. Parmi les autres puissances, la Russie et l'Italie ont seules des contingents appréciables dans cette région avec respectivement 20 000 et 13 000 ressortissants ; pour les autres États c'est insignifiant. Ici donc, les vieux contingents d'immigrants ont largement la supériorité.

La région du Sud-Central, qui correspond au bassin inférieur du Mississipi, a une grande analogie avec le Sud-Atlantique et ne reçoit, comme elle, que peu d'immigrants. Les sujets allemands ont ici encore la majorité et plus forte que dans la région précédente : sur 267 500 habitants nés à l'étranger, 109 000 ou 40,8 % sont nés en Allemagne ; les sujets britanniques ne sont au nombre que de 60 000 à peine. C'est le Kentucky, la Louisiane, le Texas qui comptent les plus importantes colonies étrangères : elles ont comme appoint près de 14 000 Scandinaves et plus de 6 000 Suisses. Les Russes ne comptent que 10 700 sujets ; mais les Italiens sont plus nombreux que dans le Sud-Atlantique avec plus de 20 000 sujets, la plupart demeurent dans le Texas. Les vieux immigrants n'ont pas encore à redouter ici la concurrence des nouveaux venus.

Le Nord-Central est, avec le Nord-Atlantique, la région qui compte le plus de population étrangère et cela s'explique par ses ressources autant que par son climat. La majorité des sujets étrangers sont encore des Allemands : à eux seuls ils comptent 1 462 000 unités sur 3 461 000 habitants nés à l'étranger, soit une proportion de 42,3 % et ils comptent dans cette région plus de la moitié (56 %) de leurs ressortissants : leurs principaux groupements sont dans l'Illinois (332 000), le Wisconsin et l'Ohio (242 000 et 204 000). Ils comptent encore plus de 100 000 sujets dans le Michigan, l'Iowa, le Minnesota, le Missouri. Les sujets de la Grande-Bretagne ne sont que 614 000, mais les Irlandais ne forment plus ici la majorité et tandis que le plus fort contingent des Irlandais est dans l'Ohio, c'est dans l'Illinois que les Anglais et surtout les Écossais ont leur majorité : les uns et les autres possèdent également de forts groupements dans l'Ohio, le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa, le Missouri (surtout les Irlandais). Mais une nouvelle catégorie d'immigrants joue dans cette région un rôle considérable, ce sont les Scandinaves : dans le seul Nord-Central, ils comptent 70 % de leurs nationaux. Et cette proportion serait encore plus forte si aux 744 000 Scandinaves proprement dits on joignait les 37 000 Finlandais. Le foyer principal de l'immigration scandinave est le Minnesota, puis l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa. Dans le Wisconsin, les Norvégiens ont la majorité sur les Suédois ; il en est de même dans les deux Dakota où les Norvégiens forment l'élément étranger le plus considérable. Dans le Nebraska et le Kansas, ils ne sont qu'une minorité et la prédominance appartient aux Suédois. Ainsi l'élément scan-

dinave s'avance, compact, vers l'ouest, dans la direction des Rocheuses. Au contraire, vers l'est, dans le Missouri, l'Indiana, l'Ohio, les Scandinaves ne forment qu'une petite minorité. Les Austro-Hongrois sont 221 000 dans le Centre-Nord et les Russes 143 000 ; les premiers ont leurs plus nombreux groupements dans l'Illinois et l'Ohio, les autres dans l'Illinois aussi avec de forts rameaux dans les Dakota. Quant aux Latins, ils sont, dans cette région, tout à fait en minorité : 55 000 Italiens, 30 600 Français, surtout établis dans l'Illinois et l'Ohio.

Dans la région de l'Ouest, celle des Rocheuses et du Pacifique, les sujets britanniques reprennent la supériorité : sur 612 000 personnes de la *foreign born population*, ils comptent 213 000 des leurs ou 32,2 % et les Anglo-Écossais sont les plus nombreux. Les uns et les autres ont leur plus forte colonie en Californie ; cet État renferme du reste 41,5 % de la population étrangère de la région. Les Irlandais et Anglo-Écossais ont également de nombreuses colonies dans le Colorado et le Montana, le Washington sur les confins de la Colombie britannique. Les Anglais prédominent de beaucoup dans l'Utah. Après eux, les Allemands sont l'élément le plus considérable (135 000) : ils sont groupés dans les mêmes États que les Anglais avec un établissement important dans l'Orégon. Mais les Scandinaves ont aussi une colonie importante (116 000) ; avec les Danois, les Suédois ont leurs sujets les plus nombreux dans la Californie, le Washington, l'Utah, le Colorado, les Norvégiens ont leur principal groupement dans le Washington. Mais si les Scandinaves forment encore dans l'Ouest un ensemble assez considérable, les Latins n'y sont qu'une petite minorité : on n'y comptait en 1900 que 48 000 Italiens et 17 000 Français, la plupart en Californie. Quant aux Russes, leur part est encore plus petite (13 500). De ce côté, les vieux éléments d'immigration n'ont pas encore à craindre la concurrence des nouveaux.

IV

L'immigration nouvelle a-t-elle des conséquences et quelles sont-elles ? — La première conséquence est évidemment d'augmenter le nombre de ces éléments *non désirables* de population dont nous avons parlé plus haut. Ces nouveaux immigrants ont autant que d'autres l'aptitude au travail et le désir de s'établir à demeure fixe sur le sol américain ; mais on comprend que les citoyens des États-Unis ne voient pas sans étonnement ni sans quelque crainte cette introduction d'éléments nouveaux dans la population de l'Union et redoutent qu'il y ait de ce côté une difficulté plus grande d'assimilation. Pour nous, nous ne voulons nous occuper ici que de la question démographique. A ce point de vue, l'immigration nouvelle présente quelques résultats intéressants, bien que son caractère tout contemporain et restreint à un petit nombre d'années ne permette pas de tirer de ces résultats mêmes un enseignement définitif. C'est un fait connu que chez les peuples anglo-saxons et germaniques l'émigration a un caractère plus familial ; par conséquent la disproportion des sexes y est moindre ; aussi avec les nouveaux immigrants italiens et slaves avons-nous une disproportion plus sensible dans la répartition des sexes. Ainsi, de 1871 à 1880 et de 1881 à 1890, la moyenne des deux sexes était de 156 et 160 hommes pour 100 femmes ; or, de 1891 à 1900 cette moyenne passe à 163 et brusquement à 235 de 1901 à 1905, et ce brusque essor coïncide précisément avec l'énorme immigration slave et italienne.

Il y aurait aussi une autre conséquence pour la répartition des âges ; il est clair que si l'immigrant arrive plus isolé, la moyenne des adultes augmente puisqu'il aborde en Amérique dépourvu de famille. De 1891 à 1900, la proportion des adultes (de 15 à 40 ans) était de 78,5 pour cent immigrants ; de 1901 à 1905, ce taux s'élève à 83,2 %. Sans doute, la statistique américaine a établi différemment l'âge adulte, d'abord de 15 à 40 ans, puis à partir de 1899 de 14 à 45 ans. Mais le résultat que nous venons de signaler n'en subsiste pas moins, puisque pour les années 1899-1900, la moyenne des adultes (comptés d'après le nouveau mode) n'était encore que de 80,7 % du total des immigrants

Enfin l'immigration nouvelle a encore une conséquence et assurément point désirable, c'est l'augmentation des illettrés. Cette statistique n'est, il est vrai, donnée que depuis 1893 et dans les deux premières années ne relevait les individus qu'à partir de l'âge de 16 ans ; depuis cette époque, on a pris comme limite l'âge de 14 ans. Pour les deux premières années 1893 et 1894, la proportion des illettrés était de 17,2 % sur le total des immigrants ; cette proportion augmente dans les deux périodes quinquennales 1896-1900 et 1901-1906 : dans la première, elle est de 20,2 %, dans la seconde, elle atteint 22,6 %. Ainsi, plus du cinquième des immigrants (abstraction faite des enfants) ne sait ni lire ni écrire. Cette augmentation n'est pas due évidemment aux Scandinaves, qui, comme on sait, donnent très peu d'illettrés et dont la forte immigration est antérieure à la période toute contemporaine : elle est le fait des éléments tout nouveaux d'immigration, Italiens et Russes venant de pays où l'enseignement populaire est encore très négligé.

Paul MEURIOT.